

Québec français



Jacques Poulin

Québec, comme une empreinte au coeur

Geneviève Ouellet

Number 151, Fall 2008

Québec vue par...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44089ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellet, G. (2008). Jacques Poulin : Québec, comme une empreinte au coeur. *Québec français*, (151), 33–36.



JACQUES POULIN : QUÉBEC, COMME UNE EMPREINTE AU CŒUR

PAR GENEVIÈVE OUELLET*

Gâce à un ami qui tient la Librairie Saint-Jean-Baptiste, j'avais rendez-vous avec Jacques Poulin. Par un (autre) après-midi pluvieux de juin, j'avais téléphoné à l'auteur. Après les salutations d'usage, il dit : « Cet après-midi aurait été parfait, avec la température qu'il fait... », puis me demanda si j'étais disponible ce même après-midi tout en offrant de passer me prendre en voiture (!). L'auteur étant « bloqué » dans l'écriture de son prochain roman, cette distraction lui semblait bienvenue. C'est au chalet qu'il loue pendant l'été à l'Île d'Orléans que Jacques Poulin m'a confié ses impressions sur la ville-personnage qui sert de décor à ses romans.

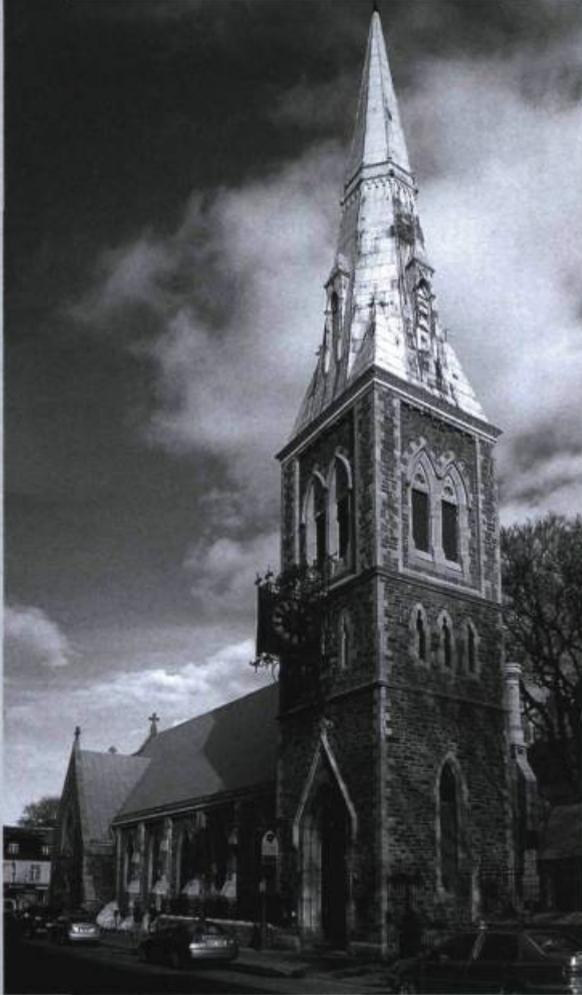
Écrire sur ce que l'on connaît le mieux

Jacques Poulin est fidèle à un principe de Hemingway selon lequel un écrivain doit toujours s'en tenir aux sujets qu'il connaît le mieux. Qu'il parle de la ville de Québec, de son fleuve, de ses rues et de ses commerces semble donc aller de soi. C'est d'ailleurs ce que fait observer son ami Pierre Morency dans une lettre qu'il lui écrit en 1971, après avoir lu *Le cœur de la baleine bleue* : « Il y a une autre chose que j'ai aimée dans *Le cœur de la baleine bleue* : la manière dont tu parles de Québec. Non parce que j'aime spécialement cette ville, mais parce que je sais qu'il est extrêmement difficile de rendre un décor vivant et vrai. Il est difficile d'évoquer. Je sais à quel point tu aimes et tu connais Québec. Ce n'est pas un vain mot quand tu dis que tu as pénétré jusqu'au cœur du Vieux-Québec. Je sais que tu l'as fait. Quand on a senti battre tout près le cœur

d'une ville, on n'a même plus besoin de la décrire pour l'évoquer. [...] On n'a presque rien dit d'une réalité si cette réalité n'a pas pénétré en nous, n'est pas demeurée dans nos profondeurs, n'y a pas dormi pour ressortir ensuite sous forme d'images. [...] Et ce que j'aime dans tes livres, c'est la démarche poétique. D'ailleurs, les meilleurs livres sont toujours plus ou moins poétiques. Même les romans. [...] Nos meilleurs romanciers au Québec sont ceux qui écrivent poétiquement ; je veux dire : par le chemin des images. Ceux qui nous parlent du monde qui les habite, ceux qui nous **livrent** quelque chose de nouveau. Quand un écrivain nous parle du Monde avec un grand M, c'est finalement de son monde intérieur qu'il nous parle. Je te remercie d'être de ceux-là ».

La poésie du faubourg

Par sa poésie, Poulin décrit le monde qui l'habite tout comme les lieux au cœur de la ville où il a élu à nouveau domicile depuis environ six ans. Bien que plusieurs endroits mentionnés dans ses romans se concentrent à l'intérieur des remparts du Vieux-Québec, son dernier, *La traduction est une histoire d'amour*, marque un changement. En effet, l'histoire se déroule dans le Faubourg Saint-Jean-Baptiste, quartier où habite l'auteur depuis son retour de la France, où il a résidé pendant de nombreuses années. Selon lui, « cela prend toujours du temps à s'adapter à un nouveau décor et l'intégrer dans [s]es romans ». Il reste malgré tout toujours sensible à ce qui l'entoure. Du haut de la tour où il habite, la vue panoramique qu'il a sur la basse-ville et les Laurentides est très belle : « Le



L'ancienne église St. Matthew's aujourd'hui convertie en bibliothèque

Des lieux de prédilection...

La rue de la Fabrique : « Je ne sais pas pourquoi... J'y ressens un sentiment de bien-être. Il y a une pente douce, un espace dégagé du côté de l'Hôtel de Ville, avec une librairie en haut de la rue. Une belle boutique d'artisanat ».

Le Quartier latin, compris entre les rues des Remparts, de la Fabrique, près du Petit Séminaire de Québec : « J'ai étudié dans ce coin-là, dans le temps que l'Université Laval était là. C'était un quartier où il y avait plein d'étudiants. À l'époque, l'Auberge de la Paix était la Maison des étudiants et on pouvait y manger. Il y avait aussi des petits salons à l'étage, un piano... C'était pas loin de Chez Temporel... ». Son premier contact avec Québec remonte d'ailleurs à cette époque : il a habité une chambre et pension sur la rue St-Olivier pendant ses études.

Dans le quartier Saint-Jean-Baptiste, il aime bien le coin de *Chez Blanchet* (« où il y a un grand choix de bottes et de sandales et où les vendeurs sont très compétents ») et le petit parc Richelieu situé tout près.

Le parc St. Matthew's, toujours dans le faubourg, endroit ambigu s'il en est un : « C'est un cimetière en même temps. En plus, il y a beaucoup de chiens... Mais la sculpture qu'on y trouve, *La petite liseuse*, est très belle ». C'est aussi l'endroit où, selon lui, se trouve le premier arbre du quartier à avoir des feuilles au printemps...

Et une aversion...

« Il faudrait demander au maire Labeaume de faire démolir l'édifice brun, la grosse boîte d'allumettes très haute et laide qu'on trouve au coin des rues Saint-Jean et Honoré-Mercier, qui loge des bureaux, en face de l'Hôtel Royal Palace ! Il bloque une vue assez jolie qu'on pourrait avoir de la Place d'Youville, surtout depuis qu'ils ont rénové le Palais Montcalm. En plus, il y a le Capitole qui est un bel édifice, la porte Saint-Jean... ». Il ajoute, l'œil moqueur : « Quand on fait une erreur, il faut la réparer. Si ça se construit, ça se détruit », renchérit-il en riant.

soir, c'est comme un tapis de petites lumières ». Et lorsqu'il descend se promener dans le quartier, il observe la vie qui s'y déroule. Le coin où il réside regroupe un ensemble de petits commerces. Il mentionne au passage l'épicerie J. A. Moisan, l'ancienne église St. Matthew's aujourd'hui convertie en bibliothèque, les librairies de livres usagés, les magasins ésotériques et les odeurs qui s'en dégagent, les rues parfois étroites, sans angle droit, où il y a souvent deux ou trois marches à monter pour entrer dans les commerces, les toits en tôle rouge et les lucarnes dont la forme diffère de celles qu'il a vues en Europe – à Paris, plus particulièrement. Dans cette dernière ville, se rappelle-t-il, on ne voit pas l'essentiel, caché derrière les portes cochères : « On peut passer plusieurs années dans cette ville sans voir ce qu'est réellement Paris, voir seulement ce que tous les touristes voient ». On n'a alors, selon lui, aucune idée de tous les jardins et les coins de verdure qui s'y cachent et auxquels on n'a accès qu'en y étant invité par des gens du coin. Attentif à ce qui se passe près de lui, il confie aimer la lumière de la fin de l'après-midi, douce et caressante. Poulin parle aussi d'harmonie, qu'elle soit en musique, en architecture, en écriture. Il dresse le parallèle avec l'Europe, où il trouve que tout s'harmonise bien, alors qu'ici, il y a une certaine impression d'improvisation liée à l'organisation des villes, à l'éclectisme des édifices. Mais il convient que malgré l'aspect improvisé de Québec, le Faubourg Saint-Jean-Baptiste est « cohérent, probablement le quartier le plus cohérent de la ville », car malgré son éclectisme, il y règne une certaine harmonie d'ensemble.

La magnificence d'un fleuve

Il est difficile de penser à Québec sans avoir en tête le majestueux fleuve Saint-Laurent, car de partout en ville, il peut nous surprendre au détour d'une rue. Il occupe d'ailleurs une place de choix dans l'univers de Jacques Poulin. L'écrivain mentionne à cet égard les aller-retour qu'il faisait la nuit sur le traversier avec un de ses amis insomniaques, souvenir de son époque universitaire qui n'est pas sans rappeler un passage du *Vieux Chagrin* où le narrateur, Jim, donne rendez-vous à son frère : « Il fut convenu que [...] nous nous reverrions le jour suivant, à dix-huit heures précises, sur le traversier qui faisait la navette entre Québec et Lévis. Nous avions choisi le traversier en souvenir du temps lointain où, étant beaucoup plus jeunes, nous passions de longues soirées et parfois des nuits entières sur ce bateau, à discuter de tout et de rien et à refaire le monde. [...] C'était un de ces moments où l'on a le sentiment que tout est parfait et où l'on voudrait que le temps s'arrête [...]]Je retrouvai aussitôt le plaisir béat que j'avais éprouvé tout l'après-midi à cause de l'harmonie entre le soleil et l'eau, et de la présence chaleureuse de mon frère² ». La rive sud de la capitale constitue également un endroit privilégié pour admirer Québec alors qu'on peut passer « des heures à regarder le miroitement de la lune dans l'eau et les lumières de la ville qui, de l'autre côté du fleuve, scintillent dans la nuit pour dire aux gens qu'ils peuvent se laisser aller à la douceur de la rêverie et à la mélancolie des souvenirs³ ». Le village de Sainte-Pétronille n'est pas en reste : « [...] il n'y a pas de meilleur endroit pour regarder passer les bateaux sur le fleuve et pour admirer les lumières de Québec pendant la nuit⁴ ».

Près de la rue Saint-Denis, le parc et plus particulièrement le talus montant vers la Citadelle offrent une vue imprenable sur « le plus beau paysage du monde [...], panorama compris entre

le Château et la pointe de Lauzon⁵», où on peut « admirer, dans la leur mauve du couchant, les deux bras du fleuve avec l'île d'Orléans et, en diagonale, la ligne fuyante des montagnes⁶ ». Poulin dresse d'ailleurs un parallèle intéressant entre Québec et San Francisco. En effet, les deux villes ont en commun une baie au centre de laquelle on trouve une île, un pont et deux petites villes qui ceinturent le tout. Pour lui, ce paysage de la capitale est aussi un symbole de l'ouverture sur le monde, plus particulièrement sur l'Europe. Un endroit à partir duquel notre vue s'élargit. On a l'impression d'avoir alors l'univers à notre portée et Jacques Poulin ajoute qu'il aime voir le Québec comme un endroit où l'on peut communiquer. Selon lui, le Saint-Laurent est beaucoup plus qu'un fleuve : c'est une présence qui semble très importante dans l'inconscient de plusieurs résidents de la ville. Sans trop vouloir s'avancer dans « les théories de la psychanalyse », il pense (réfléchissant à voix haute) que « le fleuve nous empêche peut-être d'être fermés sur nous-mêmes », nous offrant une sorte d'ouverture, de débouché possible sur le reste du monde. Un des personnages de l'auteur compare même la terrasse Dufferin et le Château Frontenac à « un gros porte-avions qui s'apprête à larguer les amarres et à descendre le fleuve pour aller naviguer sur toutes les mers du monde... », alors qu'un autre se laisse « envahir par les images d'un Québec voguant librement dans les eaux internationales⁷ ». Le narrateur des *Yeux bleus de Mistassini*, lui, confie : « pour ma part, toute cette beauté qui se déplo[ie] à perte de vue me donn[e] le sentiment que, dans l'ordre des choses du cœur, le Québec [est] mon pays⁸ ».

En plus d'une ouverture sur le monde, le fleuve permet aussi, lorsqu'on se promène sur sa grève et sur sa bature, « de se libérer de ses soucis⁹ ». De plus, le fleuve poulinien aiguise les sens : « Sur la grève, l'odeur de varech me semblait plus lourde que d'habitude... Je voyais mieux les couleurs : les nuances discrètes du vert dans le feuillage des arbres, le bleu du ciel qui était foncé au-dessus de ma tête, plus pâle à l'horizon, le scintillement argenté de la lumière sur le fleuve¹⁰ ». Et c'est sans parler du point de vue que l'on a à partir de la rue des Remparts et qui englobe le Bassin Louise d'où, alors que le jour se lève, on devient témoin de cette « minute de silence qui précède l'aurore »...

Suivez le guide !

Ainsi, les narrateurs de Jacques Poulin sont sensibles au charme du fleuve, mais ils aiment bien aussi arpenter les rues de la ville. Que ce soit lors d'une filature ou simplement pour le plaisir, ils ont parcouru plusieurs kilomètres à l'intérieur comme à l'extérieur des murs au fil des romans. Poulin étant lui-même un grand marcheur, est-ce que, en panne, il trouve ainsi des idées qui jailliraient lors de promenades ? Est-ce que le fait de marcher beaucoup change son rapport à la ville ? « Non, puisque les idées que j'ai pour ces romans surgissent la plupart du temps en faisant la vaisselle (les mains dans l'eau chaude – ce qui en soi n'est pas désagréable – et l'esprit libre, ça crée une certaine disponibilité puisque je ne pense à rien) ou juste avant de m'endormir (alors je dois me relever pour les noter). Les idées, c'est gratuit et ce n'est pas nécessairement lié à ce qu'on fait. Ça vient en rafales. Pour moi, l'écriture, c'est beaucoup de « taponnage », ça prend beaucoup de patience pour écrire... et un voisin qui ne tond pas son gazon », ajoute-t-il en riant. Néanmoins, ses romans sont truffés de noms

de rues et de lieux connus et moins connus de la ville. Bien sûr, Poulin mentionne des symboles de Québec comme le Château Frontenac et ses arcades, la terrasse Dufferin, souvent peuplée d'amuseurs publics : « Sur la terrasse Dufferin, en fin d'après-midi, il m'arrivait souvent d'écouter un groupe de musiciens du Pérou qui chantaient des airs de folklore en s'accompagnant à la guitare, au tambour et à la flûte des Andes. J'aimais leur allure décontractée, leurs longs cheveux noirs, leur peau cuivrée, plus belle que la mienne, et je passais beaucoup de temps en leur compagnie. Cette musique rythmée faisait bouger des choses ensevelies au fond de moi, tandis que mon corps, comme un idiot, restait immobile à l'exception d'un léger battement de pied ou d'un balancement de la tête. Un jour, pourtant, un flâneur me donna l'exemple de ce que j'aurais pu faire si j'avais été normal. S'avançant au milieu d'un demi-cercle que les spectateurs formaient devant les musiciens, il se mit à danser ; il suivait très bien le rythme de la musique, et cependant, ses pieds inventaient sans cesse des pas nouveaux, et ses bras courbés s'élevaient successivement sur lui-même : son corps tout entier était en mouvement et il me faisait penser à un grand oiseau exécutant une danse amoureuse¹¹ ». Il mentionne également l'Hôtel de Ville, la Citadelle et sa passerelle métallique, les portes Saint-Louis, Kent et Saint-Jean, le Capitole, la Place d'Youville, l'hôtel du Parlement, le Musée des beaux-arts du Québec, les Plaines d'Abraham et son joli parc Jeanne-d'Arc.

Poulin affectionne aussi plusieurs rues. Je ne peux me promener dans certaines d'entre elles sans avoir une pensée pour lui. Dans les rues Saint-Denis, Sainte-Geneviève, des Grisons, Haldimand ou Mont-Carmel, je me surprends à chercher « l'arbre à chats » ou un bibliobus. Dans la rue D'Auteuil, je ne regarde plus la maison où René Lévesque a un jour vécu de la même manière. Si je passe devant l'auberge de jeunesse au 19, rue Sainte-Ursule où j'ai travaillé pendant plusieurs années, des souvenirs de cette période me reviennent en même temps que la filature du narrateur au début de *Chat sauvage*. Et que dire de la rue Saint-Jean, sur laquelle flottent parfois « des nappes de brume¹² », alors qu'à un autre moment, le Jimmy des *Yeux bleus de Mistassini* affirme : « Il ne restait pas beaucoup de lumière dans la rue Saint-Jean, et on aurait dit qu'elle avait trouvé refuge sur le visage de ma petite sœur, en particulier dans ses yeux. Jack s'était arrêté de parler et, comme moi, il admirait le spectacle¹³ ». Les parcs de l'Esplanade et



J'aurais pu encore descendre la rue des Remparts vers ce vieil appartement plein de souris mais donnant une vue magnifique sur le Bassin Louise, franchir l'arche de la petite rue de l'Université, baignée d'un demi-jour bienfaisant, ou bien monter jusqu'à Saint-Denis où la lumière, reflétée par la verdure de la Citadelle, était plus claire qu'ailleurs.

Jacques Poulin (1937-), *Le cœur de la baleine bleue*, 1994

Montmorency, ainsi que la Place d'Armes, ont quelque chose de poulinois, tout comme les rues Saint-Louis, des Jardins, Sainte-Anne, des Remparts, de la Fabrique, mais aussi les rues du quartier Saint-Jean-Baptiste. Peut-être se dégage-t-il de tous ces lieux cette chaleur humaine si chère à l'auteur...

La ville comme un livre ouvert

Jacques Poulin échafaude une jolie théorie sur le parallèle que l'on peut faire entre un livre et une ville, parallèle qu'il prête à Jack, l'écrivain des *Yeux bleus de Mistassini* : « À force de se pencher sur le roman qu'il traduisait avec lenteur et précaution, Jack avait eu ce qu'il appelait une "révélation" : un livre était comme une ville. Tout ce qui était en blanc dans un livre, c'est-à-dire les marges, les alinéas et les espaces libres à la fin des chapitres, permettait au lecteur de se reposer et jouait le même rôle que les bancs publics, les jardins et les parcs dans une ville. Tout ce qui était noir, à savoir les mots, les lignes et les paragraphes, correspondait aux maisons, aux rues et aux quartiers. Et l'espace blanc qui se trouvait au milieu, dans le pli du livre, était évidemment comme une rivière séparant la ville en deux¹⁴ ». Et s'il devait décrire en seulement quelques mots la relation qu'il entretient avec la ville de Québec ? « C'est un abri... juste assez grand pour se promener sans trop se faire reconnaître, pour passer inaperçu, qui procure un certain anonymat... En même temps, le fait que le Vieux-Québec soit encerclé de murs donne une impression de chaleur plus immédiate, quelque chose de maternel, de rassurant... et les gens qui sont gentils procurent une forme de chaleur humaine. C'est l'*fun* de voir les mêmes faces », conclut-il avec un sourire amusé.

Note entretien prit fin alors que le soleil se libérait des nuages qui l'avaient gardé prisonnier depuis le début de la journée, enveloppant la campagne humide de cette douce lumière caractéristique des fins d'après-midi d'été. Sur le chemin du retour, j'ai toutefois oublié de demander à Poulin si son inspiration sortait elle aussi des nuages... □

* Professeure de littérature au Collège Mérici

Notes

- 1 Pierre Morency (dir.), *Nord*, n° 2, Éditions de l'Hôte, 1972, Ottawa, p. 48-58.
- 2 Jacques Poulin, *Le vieux chagrin*, Éditions Actes Sud, coll. « Babel », Louiseville, 1996, p. 83-86.
- 3 *Ibid.*, p. 31.
- 4 Jacques Poulin, *Chat sauvage*, Léméac / Actes Sud, Louiseville, 2003, p. 95.
- 5 *Ibid.*, p. 188.
- 6 *Ibid.*, p. 187.
- 7 *Ibid.*, p. 190.
- 8 Jacques Poulin, *Les yeux bleus de Mistassini*, Léméac / Actes Sud, Louiseville, 2002, p. 66.
- 9 *Le vieux chagrin*, p. 15.
- 10 *Ibid.*, p. 160.
- 11 *Chat sauvage*, op. cit., p. 185-186.
- 12 *Les yeux bleus de Mistassini*, op. cit., p. 9.
- 13 *Ibid.*, p. 34.
- 14 *Ibid.*, p. 122.

AMERICAN NOTES

CHARLES DICKENS (1842)

(extrait)*

« L'impression faite sur le visiteur par cette Gibraltar de l'Amérique (ses hauteurs étourdissantes ; sa citadelle suspendue, semble-t-il, dans l'air ; ses pittoresques rues pentues et [ses] passages à faire grimacer de méfiance ; et les vues splendides qui frappent l'œil à chaque détour) est à la fois unique et durable.

C'est un endroit à ne pas oublier, ou à ne pas confondre avec d'autres, [...]. Le dangereux précipice, front rocheux le long duquel Wolfe et ses braves compagnons ont grimpé vers la victoire ; les Plaines d'Abraham, où il reçut sa blessure mortelle ; la forteresse si galamment défendue par Montcalm ; et sa tombe de soldat, creusée pour lui alors qu'il était toujours vivant par l'éclatement d'une salve ; ne sont pas les moindres [de ces réalités pittoresques] ou de ces braves incidents de l'Histoire. Voilà un noble monument, digne de deux grandes nations, qui perpétue la mémoire des deux braves généraux, et sur lequel leurs noms sont conjointement écrits.

La ville est riche en institutions publiques ainsi qu'en églises catholiques et édifices de bienfaisance, mais c'est principalement dans la perspective [qu'offre le] site de la Maison du Vieux Gouvernement, et [celui] de la citadelle, que sa beauté saillante réside. L'étendue exquise de campagne, riche en champs et forêt, en hauteur de montagne et en eau, qui se déploie à perte de vue, sur des milles de villages canadiens, s'élançant en longs sillons blancs, comme des veines dans le paysage ; la foule bigarrée de pignons, de toits et de cheminées dans la petite ville voisine ; le beau Saint-Laurent étincelant et scintillant dans la lumière du soleil ; et les minuscules bateaux au pied du rocher du haut duquel vous observez, dont les gréments éloignés ressemblent à des toiles d'araignées contre la lumière, tandis que tonneaux et barils sur leurs ponts sont réduits à la taille de jouets, et que les marins occupés deviennent autant de marionnettes ; tout cela, qui se dessine à travers une fenêtre basse dans la forteresse et que l'on regarde depuis une chambre ombragée, forme l'un des plus brillants et des plus enchanteurs des tableaux sur lequel l'œil peut se poser. »

* Traduction libre de l'anglais au français par Steve Laflamme (professeur de littérature au Cégep de Sainte-Foy)